

## CHAPITRE XXVI

### DÉPART POUR ZANZIBAR

(Du 27 mars au 8 mai 1889.)

Fausses nouvelles venant de chez Mazamboni. — Un peu de l'ivoire du Pacha. — Opinion d'Osman Latif Effendi sur les officiers du Pacha. — Séli espion du camp. — Jugement du capitaine Casati sur la retraite d'Emin. — Le poids de mes officiers. — Le Rouvenzori. — La fillette élevée par Casati. — J'interviens entre Mohammed Effendi, sa femme et Emin. — Bilal et Sirour. — Tentative de voler des carabines. — Bruits de désordres à Ouadelai, à Msoua. — Alternative posée à Emin Pacha. — On sonne pour la revue générale. — Les Zanzibari pourchassent les Arabes d'Emin. — Ma harangue aux Égyptiens et Soudanais. — Stairs pousse les domestiques du Pacha dans le carré. — Sirour et trois autres des meneurs principaux, mis sous garde. — Les suivants d'Emin Pacha. — Osman Latif Effendi et sa mère. — Emin et Casati ne se parlent plus. — Préparatifs de marche. — Passe d'armes entre Omar, le Nubien et les Zanzibari. — Je prononce la sentence. — Nous partons de Kavalli pour Zanzibar. — Notre effectif. — Halte sur le territoire de Mazamboni. — Je tombe malade. — Les habiles soins du Dr Parke. — Mes plans pour la marche du retour. — Bruits de nombreux complots. — Stairs et 40 hommes capturent Rehan et 22 déserteurs. — La cour martiale condamne Rehan. — Maladie de Parke et de Jephson. — Un paquet de lettres tombe entre nos mains. — Découverte d'un complot. — Conversation avec Emin sur cette affaire. — Choukri Agha nous arrive avec deux hommes. — Stairs cache des munitions. — Nous continuons la marche sur Bounyambiri. — Les services rendus par Mazamboni. — Trois soldats arrivent avec des lettres de Sélim Bey. — Contenu des messages. — Entretien avec les soldats. — Ils emportent une lettre d'Emin — Ali Effendi et ses gens repartent avec eux

27 mars. — J'ai appris aujourd'hui que des étrangers, qu'on croit être des Zanzibari, sont arrivés chez Mazamboni, et me suis empressé d'envoyer Jephson avec 45 hommes pour s'assurer du fait. Serait-ce Jameson accompagné de Sélim bin Mohammed et de ses gens ?

29 mars. — M. Jephson est revenu d'Oundoussouma, ramenant 56 porteurs indigènes. Il n'y avait pas d'étrangers. La nouvelle était fausse. Hélas, pauvre Jameson !

Je me demande quel parti il aura pris en recevant mes lettres !

31 mars. — Le capitaine Nelson est arrivé avec 152 charges, ce qui fixe à 1555 le nombre total de celles que nous avons montées des rives du Nyanza. Il ne reste plus, me dit-on, que de grands morceaux d'ivoire pesant, en moyenne, 70 kilogrammes chacun. Le Pacha avait 65 défenses dans ses bagages, et j'en ai proposé 45 aux Manyouema en échange de leurs services ; ils ont refusé, préférant être rétribués en marchandises livrables dès leur arrivée à la station des missions anglicanes de Msalala.

Osman Latif Effendi, sous-gouverneur de la Province Équatoriale, est venu me trouver cet après-midi, et m'a fait part de ses impressions sur les officiers de Ouadelai. « Sélim Bey, m'a-t-il dit, pourra se joindre à vous. Ce n'est pas un mauvais homme, mais il est paresseux et aime la bière. Avec ses gens, il formerait un appoint de 550 officiers et soldats. Fadl el-Moullâ Bey, le chef du parti opposé, et son lieutenant sont mahdistes. Depuis qu'ils ont appris la chute de Khartoum, il y a trente-sept mois, juste au moment où partait le Dr Junker, ils refusent toute obéissance au Pacha. Dans l'espoir que ton arrivée leur ferait changer d'idée, Emin s'était rendu à Ouadelai avec M. Jephson, mais Fadl el-Moullâ, voulant se rendre agréable au Khalife et en obtenir de hautes distinctions en lui livrant le Pacha, le fit immédiatement arrêter. Ils ont eu aussi le projet de t'attirer par de belles promesses et de t'envoyer à Khartoum. Si tu reçois leur visite, je te conseille d'être très prudent. Quant à moi, j'en ai assez de ce pays et tiens à rentrer au Caire. Je ne veux avoir rien à faire avec eux !

— Que penses-tu des gens d'ici, Osman Latif ?

— Aouach Effendi n'oserait pas rester après ton départ. Comme major du 2<sup>e</sup> bataillon, il passait pour être très sévère, on le déteste ; on en veut à sa vie. Presque tous les autres demeureraient volontiers si Sélim Bey le leur conseillait. Aouach Effendi et moi te suivrons. Nous mourrons en route peut-être, mais si nous restons ici, nous mourrons pour sûr.

— Pourquoi n'aime-t-on pas le Pacha ?

— Je l'ignore ; c'est peut-être Satan qui les pousse ! Il a été



très juste et très bon pour tout le monde, mais plus il leur en permet, plus leurs cœurs s'éloignent de lui. Ils disent : « Qu'il « s'en aille ramasser ses insectes et ses oiseaux; nous n'avons que faire de lui! » Le Pacha aime à voyager et à observer toute sorte de choses, mais il ne se soucie guère des hommes!

— Penses-tu qu'ils l'aimeraient davantage s'il en avait pendu deux ou trois?

— Peut-être, Dieu le sait!

— Et toi, l'aurais-tu aimé davantage s'il avait été plus sévère pour toi?

— Non, mais je l'aurais craint davantage.

— Naturellement!

— Mais, je t'en prie, ne dis pas au Pacha que je t'ai parlé de lui : il ne me le pardonnerait jamais!

— Ne crains rien! mais si tu apprends que quelque chose se trame dans le camp, viens m'en avertir.

— Mon fils et moi sommes à ton service. Nous saurons tout ce qui se passe et te le dirons. »

Je vis bientôt Osman Latif se diriger vers les quartiers d'Emin, lui baiser les mains et lui faire de profondes révérences. Je me hâtai de le suivre, curieux de l'observer. Le Pacha était assis gravement dans son fauteuil et donnait ses ordres à Osman Latif d'un air de dignité. Celui-ci s'inclinait obséquieusement chaque fois. Un étranger naïf aurait pu s'imaginer que le premier personnifiait le pouvoir royal, tandis que l'autre représentait l'obéissance servile. Je les quittai plongé dans mes réflexions.

Séli, mon ordonnance, est l'espion le mieux renseigné de tout le camp. Comment? Je l'ignore, mais il paraît en savoir beaucoup plus qu'Osman Latif, Aouach Effendi et tous les jeunes Égyptiens. Il assiste aux conseils des capitaines, il est intime avec Mohammed, le mécanicien; Ibrahim Effendi Elham et son beau-père Ali Effendi semblent l'adorer. Mais il ne manque pas d'informateurs en sous-ordre. Les Zanzibari sont des trafiquants jusque dans la moelle des os; ils ont toujours quelque chose à vendre, et pendant que le marché se débat, on s'enquiert adroitement des affaires courantes; un morceau par-ci, un autre par-là, ils accommodent le tout et le servent à Séli, qui me le rapporte. Il y a, toujours beau-

coup de commérages, mais aussi des détails précis et très bons à connaître.

Les mécontents ont tramé un complot pour se soustraire à l'autorité du Pacha. Neuf des siens seulement lui restent fidèles. Et il est si confiant qu'il suffit à ces coquins de lui



Séli, mon ordonnance.

baiser les mains et de lui demander pardon pour qu'il se mette à leur merci. Quand le maître devient le jouet de pareils chenapans, son autorité ne compte plus.

Le D<sup>r</sup> Vita Hassan et le mécanicien Mohammed assurent que le Pacha attache beaucoup de prix à l'opinion du capitaine Casati. Il est bien naturel qu'il ait des égards pour le seul Européen qui lui soit resté depuis le départ du D<sup>r</sup> Junker jusqu'à notre arrivée; toutefois M. Jephson assure que si Casati



paraît abuser de la bonté du Pacha, celui-ci sait très bien le remettre à sa place.

Emin est entré ce matin dans ma tente. D'après lui, Casati ne semble pas satisfait de quitter la Province Equatoriale. Il lui dit que mon devoir est de rester.

« Rester où, Pacha ?

— Avec mon peuple.

— Quel peuple, dites-moi ?

— Mes soldats.

— Pourtant il me semble que vous m'écriviez il y a quelque temps de votre propre main — vous aviez lu aussi la lettre de Jephson — que vous étiez prisonnier de vos soldats, qui, non contents de vous avoir déposé, menaçaient de vous mettre aux fers et de vous envoyer à Khartoum lié sur votre couchette, et je pense que vous savez mieux que moi ce qu'après on aurait fait de vous !

— C'est vrai ; ne croyez pas que je veuille changer d'avis. Je vous l'ai dit, nous partirons ensemble le 10 avril, c'est entendu ; mais si vous voyiez Casati à ce sujet, si vous lui en parliez ?

— Je serais enchanté de le faire, mais je parle un si mauvais français ! Le sien est encore pire.

— Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher, je vous servirai d'interprète. »

Casati paraît par le caractère une seconde édition du Pacha. Il ne cache pas qu'il préfère l'Afrique à l'Europe. Certes il a le droit d'avoir ses goûts, mais je me demande ce qui peut le retenir ici. Emin, on le comprend jusqu'à un certain point. Quand il avait encore quelque ombre de pouvoir, il a refusé 37500 francs de traitement et une provision annuelle de 300 000 francs pour le gouvernement de sa province. Il n'a voulu accepter, sous les auspices d'une société anglaise, un poste analogue que quand il a été trop tard. La proposition de nous suivre lui a été si désagréable qu'il s'est abstenu d'y répondre avant de consulter ses troupes, et c'est en voulant provoquer leur avis qu'il a été déposé, emprisonné et, pour nommer les choses par leur nom, réduit à prendre la fuite. Mais quand ces deux hommes ont causé ensemble, Emin ne revient jamais sans être découragé et sans crainte d'être accusé par ses troupes rebelles de les avoir abandonnées.

Casati au contraire semble tout enorgueilli d'avoir éveillé ses doutes. Son but, en dehors de celui d'avoir un compagnon d'infortune, ne m'apparaît pas nettement.

Je me rendis au quartier du capitaine Casati et je fus obligé, après d'inutiles efforts pour me rendre intelligible, d'avoir recours aux bons offices du Pacha. Incontinent, Casati se mit à le sermonner au nom de l'honneur et du devoir : le Pacha était moralement coupable d'abandonner ses troupes ;... le capitaine faisait évidemment allusion à l'intention formellement énoncée par Emin de partir avec nous le 10 avril.

« Mais le Pacha n'a jamais eu l'intention d'abandonner ses troupes, vous le savez mieux que personne ! Ce sont ses soldats qui l'ont déposé, qui se sont révoltés par trois fois, et par trois fois lui ont fait savoir qu'ils n'avaient pas besoin de lui et ne voulaient plus obéir ; ils l'ont emprisonné et gardé pendant près de six mois, du 18 août au 6 février ; ils l'ont menacé de mort et l'auraient probablement envoyé à Khartoum, si les barbares Donagla ne leur avaient laissé voir le sort qui les attendrait eux-mêmes là-bas.

— Le gouverneur d'un fort ne doit jamais abandonner son poste ! fit Casati.

— Je suis absolument de votre avis, si ses troupes restent fidèles. Mais si elles l'emprisonnent, si elles foulent aux pieds le drapeau et ouvrent les portes, que peut faire le malheureux gouverneur !

— Le capitaine d'un vaisseau de guerre doit tirer jusqu'à son dernier boulet.

— Oui, mais si l'équipage s'empare du capitaine, le met aux fers et abat le drapeau ?

— Non ! Je ne suis pas de votre avis ! dit énergiquement l'Italien. Le Pacha devrait rester avec son peuple.

— Mais qui est son peuple ? Les rebelles se refusent à voir en lui autre chose qu'un prisonnier ! Voulez-vous dire que le Pacha doit retourner là-bas en qualité de captif et se contenter de cette humiliante position ?

— Non certainement.

— Peut-être pensez-vous qu'ils pourraient changer d'idée et l'élever de nouveau au poste de gouverneur ?

— Qui sait !

— Pensez-vous que ce soit possible ?



— Pourquoi pas ?

— Conseillez-vous au Pacha de se remettre entre les mains de Fadl el-Moulla Bey et de ses officiers ?

— Non.

— Supposons maintenant que vos serviteurs s'emparent de vous pendant votre sommeil et vous menacent de mort, mais qu'on arrive à temps pour vous sauver, leur confieriez-vous de nouveau votre vie ?

— Non.

— Supposons qu'ils viennent vous trouver cette nuit et vous disent qu'ils n'ont plus l'intention de vous obéir. Vous les rappelez au devoir, et ils cherchent à vous tirer dessus, ... vous croirez-vous moralement obligé de rester leur maître ?

— Non.

— Alors, mon cher Casati, vous répondez pour le Pacha. Il n'est pas obligé de faire ce que vous ne feriez pas vous-même. Emin a deux devoirs à accomplir, l'un envers le Khédive, l'autre envers ses soldats. C'est parce qu'il a accompli patiemment et dignement le premier que mes jeunes amis et moi sommes ici. Le Khédive lui commande d'abandonner la province et lui envoie aide et protection à cet effet. Le Pacha en appelle à ses soldats et demande leur opinion. Là-dessus ils se saisissent de lui, le menacent de mort et le retiennent prisonnier pendant six mois. Voilà leur réponse : « Encore une fois nous ne voulons plus avoir affaire à lui. »

Casati n'était pas convaincu, et je vois le Pacha fort perplexe. Ils se retrouveront ce soir et rediscuteront l'aspect moral de la question. Dieu sait ce que leurs intentions seront demain ! Ils ne comprennent ni l'un ni l'autre l'état des choses. Je suis persuadé que leur esprit est aussi trouble que leur position serait désespérée si on les laissait livrés pendant quelques jours à leurs seules ressources.

Avant de se retirer pour la nuit, le Pacha vient dans ma tente me donner l'assurance qu'il partira le 10 avril, et que tous les Égyptiens qui se trouvent dans le camp, au nombre de six cents, l'accompagneront. Mais d'autres informations me prouvent qu'il se trompe grossièrement. Comment ses hommes le détromperont-ils ? je l'ignore. Jusqu'à présent je n'ai guère causé avec qui que ce soit et ne prétends certainement pas imposer ici mon autorité. Je regarde le Pacha comme mon

hôte et les Égyptiens comme ses gens ; je les fournis de viande et de grain. Tous les matins et tous les soirs, le docteur Parke visite leurs malades.

1<sup>er</sup> avril. — Les premières dispositions sérieuses en vue du retour ont été prises aujourd'hui. Le lieutenant Stairs avec sa compagnie, composée de 71 hommes armés de carabines, est parti ce matin ; il va préparer un camp chez Mazamboni et faire provision de vivres pour les besoins de l'immense caravane qui doit se mettre en route le 10.

Le major Aouach Effendi et Rouchdi Effendi les accompagnaient ; puis deux ou trois Égyptiens et leur suite ; 57 porteurs indigènes de chez Mazamboni, 29 d'Oussiri et 30 des sujets de Mpinga. En plus des bagages de la 2<sup>e</sup> compagnie, ils ont 88 charges de poudre et de munitions remington et winchester.

Je me permets de copier ici une statistique qui peut intéresser les médecins :

POIDS DES OFFICIERS DE L'EXPÉDITION A DIVERSES ÉPOQUES

	POINTE BANANA.	FORT BODO dans la forêt.	KAVALLI.	Après la maladie <sup>1</sup> .
	1887	1888	1889	1889
Stanley . . . . .	76 kilog.	61 kilog.	66 kilog.	60 kilog.
Jephson . . . . .	76 —	60 —	68 —	60 —
Docteur Parke . . . . .	75 —	67 —	77 —	»
Major Barttelot . . . . .	65 —	»	»	»
Lieutenant Stairs . . . . .	74 —	64,5 —	»	»
Capitaine Nelson . . . . .	77 —	65 —	64,5 —	»
Emin Pacha . . . . .	»	»	59 —	»

1. Ceci pour compléter la statistique.

2 avril. — Le Rouvenzori est visible depuis trois jours. Cette chaîne neigeuse, pure, éblouissante, noyée dans les profondeurs infinies d'un ciel d'opale, changeant de couleur suivant les heures, est un merveilleux spectacle jusqu'au soleil couché et à la nuit noire. Les indigènes soutenaient que le pic méridional des Balegga devait nous la cacher, mais par nos relevements et triangulations nous étions certains du contraire, et quand elle apparut, superbe, ils se retournèrent pour me demander : « Mais comment as-tu pu savoir qu'on la verrait d'ici ? »